# ORAISON FUNEBRE
## *DE S. E. MONSEIGNEUR*



## LE CARDINAL
# DE FLEURY,
## MINISTRE D'ETAT, &c.

*PRONONCÉE AU SERVICE fait par ordre du Roi, dans l'Eglise de Paris, le 25. Mai 1743.*

Par le R. P. DE NEUVILLE, de la Compagnie de JESUS.



*A PARIS, RUE S. JACQUES,*

Chez {JEAN-BAPTISTE COIGNARD, à la Bible d'or; & les Freres GUERIN, vis-à-vis les Mathurins, à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*



# ORAISON FUNEBRE

## DE S. E. MONSEIGNEUR

# LE CARDINAL DE FLEURY,

## MINISTRE D'ESTAT, &c.

Beatus homo qui invenit ſapientiam...... longitudo dierum in dexterâ ejus, & in ſiniſtrâ illius divitiæ, & gloria. Viæ ejus, viæ pulchræ, & omnes ſemitæ illius pacificæ.

*Heureux l'homme qui a trouvé la ſageſſe..... elle a la longueur des jours dans ſa droite, & dans ſa gauche les richeſſes & la gloire. Ses voies ſont belles ; tous ſes ſentiers ſont pleins de paix.* Proverb. c. 3.

C'EST ainſi que le plus ſage des Rois nous repréſente la ſageſſe, comme la ſource féconde, d'où coulent le repos de l'eſprit, la tranquillité de l'ame, la douceur & les agrémens de

la vie, tous les biens dignes d'obtenir l'eſtime de la raiſon, & d'emporter les déſirs du cœur. Heureux, s'écrie-t-il, l'homme qui a trouvé la Sageſſe! *Beatus homo qui invenit ſapientiam.* Libre, maître de lui-même, dans un calme profond, il voit ſes jours purs & ſereins, exempts de nuages & de tempêtes, ſe multiplier, ſe reproduire, pour lui faire goûter ſur la Terre les prémices de l'Immortalité qui l'attend dans le Ciel: *Longitudo dierum in dexterâ ejus.* Les tréſors de l'opulence & de la gloire préviennent ſes vœux, & ne les excitent pas; il les reçoit, il ne les cherche pas. Riche ſans opulence, reſpecté ſans titres & ſans dignités; la plus ſombre obſcurité n'affoibliroit pas l'éclat de ſon nom; & au faîte de la plus ſublime élévation, il ſe montrera plus grand que ſa grandeur: *In ſiniſtrâ illius divitiæ & gloria.* Dans quelque route qu'il marche, les Siécles les plus éloignés viendront y étudier la trace de ſes pas; apprendre que ce ne ſont point les événemens, mais l'eſprit & le cœur qui font le grand homme: que pour s'attirer l'attention & l'hommage des peuples, la vertu ſe ſuffit, & n'a point beſoin de la fortune;

*Viæ ejus, viæ pulchræ.* Ennemi du tumulte & des agitations inquiétes, il n'aime de victoires, que les triomphes de la persuasion & de l'équité; de conquêtes, que le cœur & la confiance des Nations; de récompenses, de félicité, que le plaisir de cimenter, de perpétuer l'empire de la Paix; de réussir & de travailler au bonheur du Monde: *Omnes semitæ illius pacificæ.*

Chretiens, l'avenir s'étoit-il dévoilé aux yeux de Salomon ? Dans ce portrait du Sage qu'il vient de tracer, ne reconnoissez-vous pas le Sage que nous regrettons, ses Desseins pacifiques, ses Titres, ses Dignités, ses Honneurs, la longue durée & la constante prospérité de ses jours? *Longitudo dierum...gloria & divitiæ... viæ pulchræ... semitæ pacificæ.*

Si je ne paroissois dans le Temple, que pour payer à la mémoire de ce Sage Ministre un tribut de louanges, que me resteroit-il donc à dire, après ce que j'ai dit ? Son éloge à peine commencé, ne vous sembleroit-il pas achevé? Mais un autre dessein m'anime; je viens moins pour louer que pour instruire: ou plutôt, je viens joindre l'instruction à l'éloge, & par les louan-

ges du Sage, vous porter à l'amour de la Sageſſe.

J'ENTENDS cette Sageſſe véritable, ſolide, réelle; qui proportionne les vûes, les mouvemens, les démarches à la variété des conjonctures, à l'importance des emplois, à la différence des ſituations, à la multiplicité des obligations. Cette Sageſſe qui ne connoît ni les talens déplacés, ni les projets vaſtes, ni les vertus outrées; cette Sageſſe qui imprime à toute la conduite, ce caractère d'ordre, de décence, de bienſéance; ſans lequel les talens deviennent des défauts, les vertus ne ſont que des vices; les titres, les dignités n'honorent pas l'homme; l'homme déshonore les dignités & les titres.

OR cette Sageſſe, les Temples, les Académies retentiſſent chaque jour des leçons propres à l'enſeigner; ils ſont rares les exemples capables de la perſuader. La Providence nous en a fourni un modéle accompli dans la perſonne de TRES-HAUT & TRES-PUISSANT SEIGNEUR ANDRE'-HERCULE DE FLEURY, ANCIEN EVESQUE DE FREJUS, PRECEPTEUR DU ROI, CARDINAL DE LA SAINTE EGLISE ROMAINE, MINISTRE

d'Etat. Arrêtons-nous à cette idée : laiſſons le Peuple vain & inconſidéré, juger d'un Miniſtre par les événemens du Miniſtère ; décider du mérite & des talens par la fortune, & par le ſuccès. Etudions l'homme dans l'homme même. Oublions ce qu'il a fait pour le bien & pour l'avantage de l'Etat. Que dis-je ? ſouvenons-nous, que les grands, les importans, les eſſentiels ſervices qu'il rendit à l'Etat, conſiſtent dans les exemples immortels de ſa ſageſſe, de ſa prudence, de ſa modération.

Car j'appelle ſervir l'Etat, & le ſervir pour la ſuite des ſiécles, confondre, proſcrire, décrier à jamais dans l'eſprit d'une Nation, la baſſe & rampante ambition qui marche aux honneurs par des voies dont rougit la vertu ; l'indolente ou préſomptueuſe ambition, qui ſe repoſe dans les honneurs, ſans zéle ou ſans capacité pour en ſoutenir le poids ; la coupable & funeſte ambition, qui ne ſe ſert des honneurs que pour ſe livrer avec impunité à la licence des paſſions. Or, quel exemple plus capable que l'exemple du Cardinal de Fleury, d'exciter, de répandre dans l'Etat une noble émulation de ſervices, de talens,

& de vertus ? Le Cardinal DE FLEURY toujours guidé, conduit, animé par la ſageſſe, arrive aux honneurs par la voie du mérite & des ſervices ; il rend ſes honneurs utiles à la Patrie par ſes talens, & par l'uſage de ſes talens ; il ajoute un nouveau luſtre à ſes honneurs par l'éclat de ſes vertus. En un mot, la faveur, la confiance du Prince, obtenue par le mérite & les ſervices, ſoutenue par les talens, illuſtrée par les vertus. Ce caractère ſi ſingulier, peut-être ſi unique, appliquons-nous à le développer, pour votre inſtruction, pour la gloire de ce ſage Miniſtre, & pour l'honneur de l'humanité.

VOUS demanderai-je, MESSIEURS, une attention favorable ? Je ſçai que dans les ames vulgaires, l'éloge a coutume de bleſſer la jalouſe délicateſſe de l'amour propre, autant humilié par le récit des vertus qu'il n'a pas, que par la cenſure des défauts qu'il a. Je ſçai que par rapport à ces hommes qui furent les dépoſitaires des graces, l'orgueil cherche à ſe dédommager, à ſe venger ſur la perſonne, des hommages ſerviles qu'il prodigua tant de fois à la fortune ; que plus il a rampé avec baſſeſſe, plus il s'éléve avec fureur ;

reur; ſans s'appercevoir qu'après s'être déshonoré par les louanges mercenaires & intéreſſées, il ſe déshonore encore plus honteuſement par le fiel & l'amertume de la ſatyre; que ce qu'il appelle retour de raiſon & de réflexion, n'eſt que la flétriſſure d'un ſecond vice, ajoutée à l'opprobre du premier. La nobleſſe, l'élévation de vos ſentimens, vous défend contre l'outrage d'un ſoupçon ſi injurieux. Vous verrez avec plaiſir, le mérite & les ſervices arriver aux honneurs, les talens s'y développer, les vertus y briller; par-tout, le Citoyen & le Chrétien; le Miniſtre & l'Evêque ſe ſignaler par des traits marqués de ſageſſe & de religion.

## *PREMIERE PARTIE.*

PARVENIR aux plus éminentes dignités de l'Egliſe & de l'Etat, poſſéder tout ce que le Sacerdoce & l'Empire peuvent donner de titres & d'honneurs; lorſqu'il plaît à la Providence d'offrir au monde ces prodiges d'élévation; auſſi-tôt l'ambition, avide de ſe propoſer un modéle facile à imiter; la jalouſie, impatiente de ſe conſoler de ſon obſcurité, & intéreſſée à ſe perſuader

384 que la fortune ne ſe refuſe à ſes vœux, que parce que la fortune a coutume de fuir le mérite; la curioſité maligne & pénétrante, les préjugés de l'eſprit, les paſſions du cœur, réuniſſent leurs ſoupçons, leurs conjectures, leurs réflexions critiques, leurs lumiéres, leurs découvertes prétendues. Et parce que l'hiſtoire des Monarchies, préſente pour un Joſeph, plus d'un Aman; pour un David, plus d'un Abſalom; pour un Judas Machabée, plus d'un Joab; on veut qu'aucune fortune n'ait été innocente : ou ſi l'on ne découvre point de crime & de perfidie, on ſe fait un ſyſtême arbitraire de manéges politiques, de protections mandiées, de cabales adroitement pouſſées : reſſources que ſe ménage la vanité, afin que ſi elle perd le plaiſir de blâmer, de cenſurer, elle échappe à la triſte néceſſité de louer & d'applaudir. Suivez le Cardinal DE FLEURY, étudiez le commencement, les progrès ſucceſſifs de ſon élévation; vous lui appliquerez ces paroles des Livres Saints : Tous les biens me ſont venus avec
Sap. c. 7. la ſageſſe, & je lui dois toute ma gloire : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ, & innumerabilis honeſtas per manus illius.*

En effet, fût-il un de ces hommes qu'une heureuſe occaſion, qu'une circonſtance imprévûe, que l'activité de l'ambition empreſſée & hardie à précipiter le moment de la fortune, place tout-à-coup à la tête de l'Empire étonné de les voir franchir d'un ſeul pas l'immenſité de la diſtance, & paroître au bout de la carriére, avant que de l'avoir parcourue. Un autre prodige a frappé l'Europe dans l'élévation du Cardinal DE FLEURY. S'il marche aux premiers Emplois de l'Etat, il y marche avec tant de lenteur, qu'il n'y arrive enfin, que porté, entraîné par le cours des événemens. Il ne cherche point les Dignités, il ſe contente de les attendre; il les attend moins, qu'il n'en eſt attendu: il va moins aux honneurs, que les honneurs ne viennent à lui: *Qui venire ad dignitatem detrectaverat, ad ipſum dignitas venit.*

PRETENDRA-T-ON qu'il fut un de ces hommes dont l'ambition profonde & diſſimulée, forme le tiſſu, noue le fil de ſes intrigues à l'ombre & dans le ſilence; s'enveloppe dans un cercle de projets obſcurs, de manœuvres ignorées; fuit les yeux des concurrens, ſe dérobe à leur pénétration, & n'annonce ſes deſſeins que par l'éclat

du succès ? Dans l'élévation du Cardinal DE FLEURY, point de voiles, de nuages, de mystères. On voit un Emploi amener un autre Emploi ; une Dignité préparer à une autre Dignité ; son élévation croître par dégrés, avertir la Jalousie, lui donner le tems de se précautionner, & lui ôter l'espérance de réussir.

REGARDERA-T-ON son élévation comme un effet du hazard ? Le hazard, mot vuide, inventé par l'ignorance pour cacher sa honte, adopté par l'impiété pour se défendre contre la raison, employé par la malignité timide & politique, pour censurer sans péril le choix du Prince. Le hazard n'est rien ; il ne peut rien : tout a sa cause, son principe. Le principe de l'élévation du Cardinal DE FLEURY, fut le mérite ; un mérite connu, estimé, éprouvé ; un mérite qui ne s'éléve à des Emplois plus distingués, qu'en se montrant supérieur aux places qu'il occupe.

JE dis un mérite connu, estimé, éprouvé. Après avoir acquis les richesses de la Littérature ; puisé dans leur source les graces du langage de Rome & d'Athènes ; percé les profondeurs respectables de la Religion ; l'Abbé DE FLEURY paroît à la Cour

avec cette phyſionomie heureuſe, ce je ne ſçai quoi, qui vient des dons du Ciel, que Dieu imprime ſur le front de ces hommes, qu'il prépare aux hautes deſtinées. Là, ſur ce Théatre changeant & mobile, où la ſcéne varie à chaque inſtant, où, ſous les apparences du repos, regne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuſes, de méchanceté profonde & réflechie; où l'on reſpecte ſans eſtimer, on applaudit ſans approuver, on ſert ſans aimer, on nuit ſans haïr, on s'offre par vanité, on ſe promet par politique, on ſe donne par intérêt, on s'engage ſans ſincérité, on ſe retire, on abandonne ſans bienſéance & ſans pudeur: dans ce labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hazard, où la route de la proſpérité méne ſi ſouvent à la diſgrace, où les qualités néceſſaires pour s'avancer, ſont un obſtacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris, que pour tomber dans la haine; où le mérite modeſte eſt oublié, parce qu'il ne s'annonce pas; où le mérite qui ſe produit, eſt écarté, opprimé, parce qu'on le redoute; où les heureux n'ont point d'amis, puiſqu'il n'en reſte point aux

malheureux. Là, dès le premier pas que l'Abbé DE FLEURY fait dans ces ſentiers embarraſſés, on croiroit qu'il les a parcourus mille fois. Le Peuple qui les habite depuis l'enfance, ne les connoît pas ſi bien : c'eſt que l'expérience, l'étude, l'art, ne ſont néceſſaires qu'aux hommes médiocres; les grands génies naiſſent tout ce qu'ils ſeront : le tems les montre, il les développe, il ne les forme pas. D'un coup d'œil, l'Abbé DE FLEURY perce le myſtère de toutes les cabales, il ſaiſit le nœud de toutes les intrigues, il démêle la concurrence & l'oppoſition de tous les intérêts. Il apporte à la Cour les talens qu'on vient y chercher, il n'y prend aucun des vices qu'elle a coutume de donner. Heureux à joindre la ſoupleſſe, la dextérité du Courtiſan, avec la probité de l'honnête homme, il a le don de plaire ſans empreſſement, de reſpecter ſans baſſeſſe, de louer ſans adulation, de s'attacher au mérite, & d'en montrer, de gagner des amis & de les conſerver. Les ſociétés du goût le plus fin, le plus délicat, le plus difficile, le reçoivent, l'appellent, l'invitent. Les Maiſons des Grands, les Palais des Princes, le Cabinet des Miniſtres s'ouvrent à l'Ab-

 389

bé DE FLEURY; il y trouve l'eſtime, l'amitié, la confiance. Les cabales oppoſées ſe démaſquent à ſes yeux, ſans craindre ni les imprudences de l'indiſcrétion, ni les perfidies de l'intérêt; il ſe concilie tous les eſprits, il obtient tous les ſuffrages.

QUELS projets n'auroit pas conçus! de quels ſonges, de quels phantômes de crédit & de proſpérités ne ſe ſeroit pas enivré un Eſprit vain & ambitieux! Le Sage ſe borne à remplir le devoir, il laiſſe au Ciel le ſoin de régler la fortune. Elevé à l'Epiſcopat, je vois cet Homme ſçavant, poli, doux, inſinuant, les délices de la Cour, s'enſevelir dans les montagnes de la Provence. Uniquement occupé à maintenir l'ordre dans ſon Diocèſe, à remplir de l'eſprit du Sacerdoce les jeunes Eléves l'eſpérance du Sanctuaire; à éprouver leur vocation; à veiller ſur leurs mœurs & ſur leurs études; à pénétrer le ſecret de leurs penchants & de leurs inclinations; à encourager leurs talens, & à les employer; à s'inſtruire des abus, & à les retrancher; à prévenir les périls de la Foi, & à les écarter; à connoître les beſoins de ſon peuple, & à les ſoulager; à déraciner les ſcandales, & à les corriger; à réunir les

390 Familles divisées, à les sanctifier ; à rétablir la décence, la majesté du culte public, & à l'augmenter ; à guider la ferveur cachée à l'ombre du désert, & à la perfectionner. Pere, Pasteur, il remplit ces noms par sa tendresse, & par sa vigilance. Naïf dans ses maniéres, simple dans ses expressions ; vous diriez qu'il n'a point vu d'autre Peuple ; que ces Montagnes fûrent son berceau ; qu'il ne sçait que ce qu'elles ont pu lui apprendre. Ses talens lui deviennent inutiles, il les oublie, il les ignore ; l'occasion les demande, il les retrouve.

Le Duc de Savoye, après avoir vu sa Capitale prête à tomber sous nos armes, devenir par une révolution imprévue, le terme fatal de nos triomphes ; entraîné par le cours de nos disgraces & de ses prospérités, pénétre dans nos Provinces. Comment l'Evêque de Fréjus se comportera-t-il dans une position si délicate ? Ne craignez ni les imprudences d'une fermeté trop austère, ni les bassesses d'une rampante & timide politique. Guidé par la Sagesse, il portera au Duc de Savoye le tribut de vénération & de complaisance que l'on doit à tous les Thrônes ; fidéle à son Maître, il ne déshonorera point le nom François,

par

 391

par de lâches hommages rendus à la fortune. Ses attentions reſpectueuſes lui attirent les regards & les bontés du Prince, une noble liberté lui concilie ſon eſtime : il refuſe de ſe dire Sujet, & il n'eſt point traité en ennemi ; il déſarme la Victoire, ſans ſe ſoumettre au Vainqueur : par une conduite de ménagemens que Verſailles approuve, par une conduite de fermeté à laquelle Turin applaudit, il ſignale ſon zéle pour ſon Roi, & ſauve ſon Peuple des fureurs de la guerre.

PEUPLE heureux, & digne d'être heureux, vous avez voulu que la mémoire de ce bienfait ne périſſe point parmi vous ; qu'à travers l'eſpace des ſiécles, elle arrive à votre derniére poſtérité ; que chaque année raméne le jour conſacré à votre reconnoiſſance. Vos vœux les plus doux auroient été remplis, ſi le Ciel vous avoit conſervé votre Protecteur. Une carriére plus vaſte étoit dûe à tant de talens ; le moment arrivoit où ce mérite ſi modeſte devoit ſe développer aux yeux de l'Univers, & par tous les ſervices qu'un Sujet peut rendre à ſon Roi, ſe montrer digne de tout ce qu'un Roi peut faire pour ſon Sujet.

LOUIS XIV. ce Monarque la gloire de ſon Peuple & de ſon Siécle, la gloire de la Religion & de l'Etat; plus Héros dans le déclin des années & de la proſpérité, que dans le brillant de ſa jeuneſſe & de ſes victoires; dont la vertu éprouvée par la diſgrace, força enfin la fortune à rougir de ſon inconſtance, lui fit ſentir ſa foibleſſe, lui apprit qu'il ne lui appartient, ni de donner, ni d'ôter la véritable grandeur. LOUIS XIV. avoit vu paſſer comme l'ombre ſa nombreuſe poſtérité : ſeul dans ſes Palais immenſes, il ſemble ſe ſurvivre à lui-même : ſes yeux prêts à ſe fermer pour toujours, n'apperçoivent à la place de tant de fleurs moiſſonnées dans leur printems, qu'une fleur à peine écloſe, foible, chancellante, preſque dévorée par le ſouffle qui avoit conſumé, ſéché tant de tiges ſi floriſſantes. Nouveau Joas, unique reſte du Sang de David, arraché au débris de ſon auguſte Maiſon, ayant peine à ſe faire jour à travers les ruines ſous leſquelles il parut enſeveli. Dans cet Enfant ſe réuniſſent les mouvemens de ſon cœur & les vues de ſon eſprit, les tendreſſes d'un Pere, & les projets d'un Roi. O ſi du moins il pou-

 
voit par ſes leçons & par ſes exemples, le former dans le grand art de regner ! Mais le tems coule, le tombeau s'ouvre devant le Monarque, le tombeau l'attend & le demande : il penſe donc à ſe remplacer auprès de ſon Succeſſeur. Or ſur qui tombera le choix de ce Prince vieilli dans l'étude & dans la connoiſſance des hommes : de ce Prince, dont le choix des Boſſuet & des Fénelon, avoit prouvé & honoré les lumiéres ? Il appelle l'Evêque de Fréjus : il lui remet les deſtinées de ſon Sang & de ſon Royaume.

Ici, ne devrois-je pas terminer mon diſcours ? Le ſuffrage du Pere & les vertus du Fils : LOUIS XIV. & LOUIS XV. avoir mérité la confiance de ce Roi qui fit la gloire de la France, avoir élevé à la France ce Roi qui en fait le bonheur : entreprendre d'ajouter à cet éloge, ne ſeroit-ce pas l'affoiblir ? En effet, ſi le plus noble, le plus heureux effort de l'eſprit humain, eſt de former un autre eſprit, que ſera-ce d'élever un Prince né pour le Trône ?

Qu'est-ce qu'élever un Prince né pour le Trône ? C'eſt en qualité de Chrétien, imprimer profondément dans l'eſprit, & établir dans le

cœur d'un jeune Prince, ces grandes & ſublimes maximes, que S. Auguſtin développe avec tant de force dans les Livres de la Cité de Dieu: que la grandeur des Rois conſiſte à ſe ſouvenir, que Rois pour le peuple, devant Dieu ils ne ſont que des hommes : *Si ſe homines meminerint :* à maintenir les droits de la Religion avec autant de fermeté, que les intérêts de la Couronne : *Si ſuam poteſtatem ad Dei cultum, majeſtati ejus famulam faciant.* Que le Roi véritablement Roi, n'eſt point le Prince qui étend ſa domination ; mais celui qui multiplie ſes vertus : le Prince qui commande à l'Univers, mais celui qui commande à ſes paſſions : le Prince qui laiſſe ſon nom dans les Faſtes du monde, mais celui dont le nom ſera écrit dans le Livre de vie : le Prince dont la fortune remplit & prévient les déſirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'eſt Roi que pour Dieu : *Si Deum timent, diligunt, colunt ; ſi malunt cupiditatibus quàm gentibus imperare, tales imperatores felices dicimus.*

Qu'est-ce qu'élever un Prince né pour le Trône ? C'eſt en qualité de Citoyen vertueux,

graver au plus intime de ſon ame, ces principes immuables d'ordre & d'équité, d'où tirent leur ſtabilité, leur invariabilité, les engagemens réciproques d'empire & d'obéiſſance, d'autorité & de fidélité, de Prince & de Sujet : que les Peuples ſont aux Rois, que les Rois ſont pour le Peuple : que le Prince n'eſt pas moins né pour obéir à la raiſon, que pour commander aux hommes ; qu'un Maître ſans modération & ſans équité ne violeroit pas moins les droits de la Société, qu'un Peuple ſans ſoumiſſion & ſans fidélité.

Qu'est-ce qu'élever un Prince né pour le Trône ? C'eſt en Sujet fidéle, lui tracer les routes de la véritable gloire : lui dire ce qu'on ne lui redira jamais, que la pourpre, le diadême empruntent leur plus beau luſtre de l'éclat des vertus : que le mérite ſeul attire l'applaudiſſement, que la dignité n'arrache que l'adulation, plus flétriſſante pour le Prince qui l'aime, que pour le Courtiſan qui la prodigue.

Quest-ce qu'élever un Prince né pour le Trône ? C'eſt lui former un mérite, compoſé de toutes les ſortes de mérites. Un Roi a toutes les

eſpéces de devoirs à remplir ; il a beſoin de tous les genres de talens & de vertus unis, rapprochés, confondus dans un mélange ſi parfait, que la majeſté n'ôte point la confiance ; que l'affabilité ne diminue point le reſpect ; que l'autorité ne gêne point la liberté ; que la bonté n'affoibliſſe point la vigueur du commandement ; que la juſtice ne captive point la clémence ; que la douceur n'enhardiſſe point à l'eſpérance de l'impunité ; que la valeur ne trouble point le repos du monde ; que l'amour de la paix ne laiſſe point périr les intérêts & la réputation de l'Etat ; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets ; que la ſageſſe ne perde point les momens rapides qui décident le ſort des Empires. Que ſçai-je ? Pour regner, il faut toutes les qualités de l'eſprit & du cœur. En faut-il moins pour inſtruire un Prince à regner ? Je n'oſerois le dire ; il eſt peut-être auſſi difficile de former un grand Roi, que de l'être.

Et s'il eſt ſi difficile d'élever un Prince né pour le Trône, qu'eſt-ce qu'élever un Prince déja Roi ? Théodoſe rendoit les Arcadius, les Honorius ſouples aux leçons d'Arſéne. Une parole, un re-

gard de LOUIS XIV, ce Roi autant Roi dans ſa Famille que dans ſon Royaume, ſecondoit le génie des Boſſuet & des Fénelon. Un enfant, que le Trône attend, n'ignore pas qu'il a un Maître : un enfant, qui occupe le Trône, ignore-t-il qu'il eſt Roi ? Je ne ſçai quel cri du cœur & des paſſions l'avertit de ſa grandeur ; il la ſent avant que de la connoître. Trop prompte élévation d'un Prince, à quels périls n'expoſez-vous pas ſa vertu ? Quel eſprit réunira aſſez de lumiéres, de ſageſſe, de prudence, de circonſpection, de dextérité, pour reprendre ſon Roi, ſans lui déplaire ; pour le contredire ſans l'irriter ; pour concilier la fermeté avec la complaiſance, l'autorité avec le reſpect, le tonde Maître avec la ſoumiſſion de Sujet?

TANDIS que je trace ce portrait, chacun de vous nomme l'Evêque de Fréjus. Vous le voyez tel qu'on le vit auprès de notre jeune Monarque. Ce ne fut point cette éducation foible, timide, qui amollit, qui énerve l'ame ; qui livre le cœur à ſes déſirs, l'humeur à ſes ſaillies, l'imagination à ſes délires, l'eſprit à ſon inconſtance ; qui uniquement attentive à plaire, n'oſe ni montrer la raiſon, ni perſuader le devoir ; & ne rougit pas d'a-

398 chetter la faveur d'un Auguſte Eléve aux prix de ſes vertus & de ſon mérite. Vous vous ſouvenez des acclamations dont retentit l'Europe, à la vûe du Roi dans la plus tendre jeuneſſe, dans les prémices & comme l'eſſai de ſon regne. Déja modéle de piété, de douceur, de diſcrétion, de ce mérite que l'Ecriture regarde comme le merite propre des Rois; ce fonds de ſageſſe & de prudence, mérite de l'eſprit; ce fonds de bonté & d'humanité, mérite du cœur: *Prudentiam multam nimis & latitudinem cordis.* (*Reg. l. 3. c. 14.*)

Ce ne fut point cette éducation ſombre, farouche, auſtère, dont les peſantes & chagrines leçons éteignent le feu de l'imagination, flétriſſent les graces de l'eſprit, irritent l'activité des paſſions. Ce fut ce talent inimitable d'ôter aux préceptes leur ſéchereſſe, leur aridité; d'occuper l'eſprit ſans le fatiguer, de le fixer ſans le contraindre, de l'inviter par l'attrait du plaiſir, de l'attirer par le goût de la nouveauté, de le remplir du déſir de ſçavoir ce qu'on veut lui apprendre, d'inſinuer plûtôt que d'enſeigner: de donner à ſes diſcours de l'ame, de la vie, du ſentiment.

Ce

Ce ne fut point cette éducation de ſageſſe mondaine & prophane, qui ne laiſſe rien ignorer à un Prince, excepté ce qu'il lui importe davantage de ſçavoir; les maximes, les principes de ſa Religion. Dirai-je que l'Evêque de Fréjus étoit intimement pénétré, convaincu de la vérité, de la divinité, de la ſainteté de la Foi Chrétienne? Grand Dieu, à quels tems nous avez-vous réſervés, ſi ce ſont-là des traits qui doivent entrer dans ſon éloge! Il eut mille vertus qui firent honneur à ſon ſiécle: qu'il eſt triſte que les vices & la perverſité de ſon ſiécle augmentent le prix & le mérite de ſes vertus! Siécle malheureux, où l'ignorance & l'orgueil boivent à l'envi le poiſon de l'impiété dans la coupe de ſéduction, que leur préſentent les paſſions & la volupté! Siécle d'aveuglement & de ténébres fatales, où l'eſprit entraîné par l'appas impérieux & trop enchanteur d'une fauſſe liberté, aime à ſe plonger dans l'abîme ſans fond des ſpéculations vagues & téméraires; à s'égarer dans un labyrinthe de ſophiſmes captieux, où il veut ſe perdre & ne ſe retrouver jamais! L'Evêque de Fréjus en redouta le péril & la contagion. Il ſçavoit que

les intérêts, les cupidités de la Cour conjurent contre les vertus & contre la Religion du Prince. Avec quel ſoin ne s'appliqua-t-il donc pas à lui peindre l'irreligion avec ſes véritables couleurs? à la lui montrer telle qu'elle eſt : inquiétude dans l'eſprit, indocilité dans la raiſon, attrait de libertinage dans le cœur, déſir de l'impunité dans les paſſions; favorable au vice qu'elle rend libre de crainte; triſte pour la probité, qu'elle laiſſe ſans eſpérance : amas bizarre d'opinions flottantes & incertaines, que l'honnête homme ne peut adopter, ſans ſe mettre dans la néceſſité de rougir bientôt, ou de ſon cœur corrompu par ſes perſuaſions, ou de ſes vertus contredites par ſon ſyſtême! Combien de fois lui repréſenta-t-il que la Religion eſt le plus ferme appui de l'autorité, le ſoutien des loix, l'ame de l'Etat; que pour aſſurer la félicité commune, il ſuffiroit de donner aux Peuples des Maîtres; de donner aux Princes des Peuples formés à l'Ecole de la Religion? ... Que d'immortelles actions de graces ſoient rendues à la Providence! Nous avons un Roi qui aime la Religion, comme Chrétien; qui aime la Religion, comme Roi. Miſe dans

tout ſon jour par une main ſi habile, la Religion plût au jeune Monarque; il lui ouvrit ſon ame. La Religion donne les qualités du cœur; avec la Religion entrérent la reconnoiſſance, la confiance, l'amitié.

L'AMITIE'! Et je parle d'un Roi! Juſqu'à nos jours, le Trône trop ouvert aux paſſions, avoit paru inacceſſible au ſentiment. On plaignoit la condition des Princes : environnés de gloire & d'opulence, ils pouvoient, ils devoient envier le ſort de l'homme obſcur, condamné à ramper dans la pouſſiére. Si celui-ci goûte les douceurs de la pure & naïve amitié, n'eſt-il pas aſſez vengé des outrages de la fortune? Au lieu que le plus grand Monarque, ſans amis, vivra ſans plaiſirs. Que les Princes n'accuſent plus leur rang, leur dignité; ils n'ont à ſe plaindre que de leur cœur. Il étoit réſervé à LOUIS, d'apprendre aux Rois, que l'amitié n'eſt point une vertu qui les aviliſſe; qu'elle n'eſt point un bonheur que le Ciel leur refuſe. Il étoit réſervé à l'Evêque de Fréjus, d'apprendre aux Peuples qu'un Sujet peut aſpirer à gagner le cœur de ſon Maître.

NOBLE & illuſtre récompenſe! Elle rempliſ-

ſoit les vœux de l'Evêque de Fréjus ; elle ne ſuffiſoit pas à la reconnoiſſance du Monarque. Appellé au Conſeil, honoré de la pourpre Romaine, chargé de veiller ſous les ordres du Prince au bonheur de l'Etat ; pour comble de proſpérités, le Cardinal DE FLEURY ne doit l'eſtime, la confiance du Roi qu'à ſon mérite & à ſes vertus ; il ne doit ſon élévation qu'à l'eſtime & à la confiance du Roi ; de ce Roi profond dans ſes deſſeins, impénétrable dans ſes projets, conſtant dans ſes réſolutions ; de ce Roi dont l'eſprit juſte, ſage, ferme, actif, pénétrant, ſoutient ſans embarras le poids des affaires, préſide ſans trouble & ſans agitation, au détail immenſe d'un grand Empire ; de ce Roi que nous voyons braver, dédaigner les efforts de l'Europe conjurée ; auſſi éloigné de craindre la guerre par moleſſe, que de l'aimer par ambition. Ah ! que d'autres regnes aient emprunté leur gloire du génie des hommes appellés à l'adminiſtration des affaires publiques : ici ce ſont les qualités du Monarque qui font la gloire du Miniſtre. Le mérite du Maître annonce le mérite du Sujet. Moins le Cardinal DE FLEURY fut néceſſaire, plus il lui ſera beau

qu'un ſi grand Roi l'ait cru utile au bien de ſon royaume.

RETOURNEZ donc, MESSIEURS, retournez maintenant ſur les pas du Cardinal DE FLEURY. Je viens d'ouvrir à vos yeux les ſentiers dans leſquels il a marché. Loin d'y appercevoir les mouvemens, les manéges, les intrigues de l'ambition avide & inquiéte, vous n'y verrez que le mérite éprouvé dans les emplois les plus délicats, ſignalé par les ſervices les plus importans, modeſte, paiſible, tranquille, content de ce qu'il eſt; ſans empreſſement pour parvenir à ce qu'il n'eſt pas, s'élever à une fortune, ouvrage de la ſeule vertu, marquée de l'empreinte & du ſceau de la Sageſſe. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ, & innumerabilis honeſtas per manus illius.* Inſtruits de la route que tient le Sage pour arriver aux honneurs; apprenez de l'exemple du Cardinal DE FLEURY, comment le Sage rend ſes honneurs utiles à la Patrie par ſes talens, & par l'uſage de ſes talens.

## SECONDE PARTIE.

Quelque difficile qu'il ſoit d'arriver aux premiers emplois avec l'eſtime & l'applaudiſſement des Peuples, il eſt encore plus difficile d'y ſoutenir que d'y apporter une grande réputation. Honoré de la confiance du Roi, le Cardinal de Fleury ne tarde pas à juſtifier le choix du Prince par ſes talens; par les talens les plus utiles, les plus néceſſaires au bonheur & à la proſpérité de l'Etat.

Tels que paroiſſent dans l'ordre de la littérature, ces Génies, autant au-deſſus de l'Homme d'eſprit, que l'Homme d'eſprit eſt au-deſſus du Peuple ; ces Hommes dont l'imagination vive, féconde, élevée, enfante ſans peine ces tours heureux, ces réfléxions fines & déliées, ces traits hardis, ce grand, ce touchant, ce ſublime qui ravit, qui paſſionne, qui tranſporte, qui enchante; les graces de leur ſtyle, graces ſimples & naïves, graces nobles & élevées, ont toute la parure, tous les ornemens de l'Art, elles n'en ont point la contrainte & la ſervitude ; rien ne ſent l'effort, le travail. Tel dans l'ordre des Intelligences deſtinées à manier les reſſorts des Etats, tel pa-

 405

rut le Cardinal DE FLEURY. Les projets ſe préſentent à lui diſcutés, pour ainſi dire, & concertés; les affaires débrouillées & développées, les difficultés éclaircies & ſurmontées. On l'a vû ſans étude, ſans préparation, dicter les Dépêches les plus importantes, avec une abondance, une ſucceſſion ſi rapide d'idées; avec une préciſion & une juſteſſe d'expreſſion; avec un enchaînement, un tiſſu ſi ſerré de faits & de raiſonnemens, qu'il ſembloit lire une Dépêche approfondie, châtiée, meſurée dans le loiſir de l'attention la plus réfléchie. Un événement imprévû l'interrompt dans le cours de ſon ouvrage? Il ſe prête à un nouvel objet, ſans quitter le premier; ſon eſprit s'étend ſelon la néceſſité des conjonctures; les idées ſe multiplient, ſans ſe confondre; ou plutôt, il abandonne les premiéres idées; il ne penſe point à les fixer, parce qu'il ne craint point de les perdre: rendu à lui-même, il rentre dans la route, ſans être obligé de retourner ſur ſes pas, ſans être expoſé au péril de redire ce qu'il a dit, ou d'omettre ce qu'il n'a pas dit.

CE qui coule avec tant d'impétuoſité, ne fuira-t-il point avec la même vîteſſe? Non, MESSIEURS;

rien ne coute au Cardinal DE FLEURY, rien ne lui échappe. Sa mémoire ſouple, prompte à recevöir les traces, fidéle à les conſerver, exacte à les repréſenter, ignore les différences du préſent & du paſſé ; il voit encore ce qu'il a vû, il entend ce qu'il a entendu, il répond ce qu'il a répondu ; ce qui aura péri dans votre ſouvenir, de vos prétentions, de vos intérêts, de vos motifs, de vos démarches, vous le retrouverez dans l'eſprit du Cardinal DE FLEURY : ce qu'il a ſçu une fois, il ſera toujours en état de l'apprendre au Maître qui le lui a enſeigné.

DE-là cette paix, ce calme, cette tranquillité, dont l'impreſſion riante, douce, aimable ſe répandoit au-dehors. Des projets formés, arrangés par une lente & ſombre méditation, laiſſent dans l'air, dans les maniéres la trace, & comme le contre-coup des efforts pénibles dont ils ſont le fruit. L'ame épuiſée retombe ſur elle-même, n'ayant plus aſſez de force, de mouvement, & de vie pour ſortir de l'abîme de ſes rêveries profondes. Vit-on dans le Cardinal DE FLEURY cet air de recueillement triſte & farouche, de diſtractions inquiétes, d'attention chagrine & laborieu-

ſe,

407.

ſe, partage des hommes bornés qui ſont toujours à leurs penſées, parce qu'ils ne penſent jamais avec aſſez de force & de netteté? A quelque inſtant que vous approchiez du Cardinal DE FLEURY, ſi vous ne cherchez que l'Ami, le Citoyen; le Miniſtre, l'Homme d'Etat a diſparu: tranquille, il ſe prêtera à l'enjouement de la converſation, aux amuſemens de la Littérature, au détail des nouvelles, des événemens publics & particuliers, comme s'il avoit à prévenir l'ennui, ou à remplir les vuides d'une vie inutile & déſoccupée.

DE-là cette force, cette vigueur conſtante & inaltérable de l'eſprit & de la ſanté. Dans ces places élevées, on ſuccombe promptement: *Omnis potentatûs brevis vita.* Situés au ſommet de la montagne, ces arbres ſans ceſſe agités par l'orage & la tempête, bientôt déracinés, couvrent la terre de leurs débris; l'effort continuel mine, conſume, & tarit dans les veines la ſource de la vie. Maître dans le grand art de ſe donner ſucceſſivement au travail & au repos, de prendre & de quitter au gré de ſes déſirs le ſérieux des projets & des affaires; le Cardinal DE FLEURY éprouvoit

*Eccleſ. c. 10.*

408 la vérité de ces paroles de l'Ecriture : Que le sommeil de l'homme consommé dans la sagesse, est un sommeil doux, paisible ; un sommeil de l'ame autant que du corps ; un sommeil, qui, avec le sang, ranime & renouvelle l'esprit : *Quiesces, & suavis erit somnus tuus.* Aussi l'avons-nous vû porter jusques dans l'âge le plus avancé, le feu de la jeunesse, les saillies de l'imagination ; les fleurs du printems au-delà de l'automne : *Animus gaudens ætatem floridam facit.* Pour lui, le tems couloit, sans laisser de vestige de son passage ; chaque jour lui rendoit, lui rapportoit ce que lui avoit enlevé le jour qui avoit précédé. Il nous avoit presque accoutumés à douter, s'il n'étoit point excepté de la loi commune : & après une vie si longue, sa mort a eu tout le surprenant d'un prodige : *Mortuus est in senectute bonâ.*

Prov. c. 3.

Prov. c. 17.

Genes. c. 25.

De-là ce secret impénétrable. Trop souvent les Hommes d'Etat, les plus défians, les plus attentifs, se laissent deviner, s'ils ne se montrent pas ; ils indiquent leur secret, s'ils ne le révélent pas ; on lit leurs projets, leurs craintes, leurs espérances dans leurs regards, jusques dans leur silence ; ils ne disent rien, & ils ne cachent rien.

En vain vous chercherez ſur le viſage du Cardinal DE FLEURY le ſecret de l'Etat. A juger de la ſituation du vaiſſeau par la manœuvre du Pilote, il vogue ſur une Mer que ne trouble pas le ſouffle le plus léger ; il eſt entraîné doucement par le cours d'un fleuve, qui roule ſes eaux avec un mouvement uniforme. Ce que le Cardinal DE FLEURY veut dérober aux ſoupçons, aux conjectures de la curioſité, il l'oublie, ſans l'oublier : ſa mémoire s'ouvre pour le recevoir ; elle ſe referme, pour ne le rendre, que lorſqu'il le demandera. Ainſi déchargé du poids du ſecret, il n'éprouve ni le péril de le dire, ni l'embarras de le taire.

DE-là cette étendue, cette variété infinie de connoiſſances. Commerce, finance, guerre, marine, juſtice, religion, fonctions & prérogatives des Charges, droits du Prince & du Peuple, il étoit obligé de veiller ſur tout ; il le ſçavoit, comme il convient de le ſçavoir dans ces premiéres places, où l'eſprit de détail ceſſe d'être eſprit & raiſon ; il le ſçavoit par les grands principes, par les vûes générales. Ce qu'il lui importoit davantage de ſçavoir, qui le ſçût autant, & ſi bien que

lui ? Peſer les forces reſpectives des Etats, diſcuter les intérêts des Princes, étudier leurs prétentions, démêler leurs rivalités & leurs jalouſies, percer les voiles dont ils couvrent leurs ambitieuſes démarches ; poſſéder à fond les mœurs, les penchans, le caractère, le génie des Nations, juſqu'aux noms, aux talens, à la capacité des Particuliers diſtingués dans chaque état. On diroit du Cardinal DE FLEURY, qu'il habita toutes les parties de l'Europe, qu'il fut élevé dans toutes les Cours, qu'il a traité avec tous les Miniſtres, qu'il a entretenu tous les Sçavans, qu'il a aſſiſté à tous les Conſeils. L'Ambaſſadeur arrivé à Verſailles, doute en quelque façon s'il a quitté Rome, Vienne, Londres, Madrid ; s'il parle à un des Miniſtres de ſon Prince, ou au Miniſtre du Roi auprès duquel on l'envoie. Et cette ſcience la plus néceſſaire, cependant ſi rare dans ceux qui ſçavent le plus, la ſcience des hommes, ne fut-elle pas la ſcience du Cardinal DE FLEURY ? Un moment de converſation, converſation en apparence, vague, indifférente, il a percé les replis les plus
Prov. c. 20. ſecrets de votre cœur : *Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri : ſed homo ſapiens exhau-*

/411.

*riet illud.* Egalement habile à cacher ſes projets, & à pénétrer vos deſſeins; peut-être point d'homme moins connu que le Cardinal DE FLEURY; point d'homme qui connût mieux les autres hommes.

A tant de talens de l'eſprit & du génie, ajoutez les talens de raiſon pure & éclairée, de vraie & de ſaine politique; ce talent ſans lequel les talens ne ſont rien, celui de les employer & de les rendre utiles à la Patrie. Quel Miniſtre ſe montra jamais ſi dévoué à la félicité publique? A peine le Roi a déclaré qu'il veut gouverner lui-même ſon Royaume par les conſeils de l'Evêque de Fréjus; l'eſprit de douceur, de modération, préſide à la deſtinée de l'Empire, & à la fortune du Citoyen. Les dettes de l'Etat, dettes les plus anciennes, dettes ſouvent rebutées, enfin oubliées, ſont acquittées avec le ſcrupule de la plus exacte religion. La confiance renaît, l'argent circule. Que de projets imaginés, & exécutés pour libérer les Fonds publics, ſans prendre ſur le Particulier? Nulle variation dans les Monnoies; cet article ſi délicat, l'objet de tant de

remontrances, de vœux, de deſirs, qu'on avoit preſque ceſſé de ſouhaiter, parce qu'on n'oſoit l'eſpérer, dans le cours de tant d'années, dans des conjonctures ſi critiques ne ſouffre aucune atteinte. Le Commerce ſe repoſe ſur une baſe, ſur un appui immobile ; la fraude n'a plus d'eſpérances, la bonne-foi plus de craintes & de terreurs. L'Officier, le Soldat ne ſont plus fatigués par les lenteurs d'un payement trop différé : les différens Corps de l'Etat ſont maintenus dans leurs droits & dans leurs prérogatives, renfermés dans leurs bornes & leurs limites, unis par les liens de la concorde. Si quelque agitation imprévue menace de troubler l'harmonie, de déranger l'équilibre ; entre les mains du Cardinal DE FLEURY, le tonnerre gronde, il s'annonce par des lueurs foibles & fugitives ; auſſi-tôt il ſe taît. Le Cardinal DE FLEURY ne céde pas, il ne plie pas ; il prend une autre route pour arriver au même terme, il n'emploie que la perſuaſion, & il réuſſit. Le mouvement de l'autorité eſt ſi doux, ſi imperceptible, qu'on ne le ſent pas ; il eſt ſi fort, ſi puiſſant, qu'on ne réſiſte pas.

Pour peindre & caractériser le génie & les talens d'un homme d'Etat, n'ai-je donc à vous présenter que la sombre uniformité d'une administration si paisible ? Ah ! Messieurs, le Cardinal de Fleury n'enviera point à des Ministres avides de réputation, l'avantage de se signaler par des projets tumultueux, par des desseins hardis, par de vastes entreprises; de mettre sur le Théâtre du Monde, des scénes intéressantes, dont ils seront les Acteurs & les Auteurs; d'imiter ces torrens, ces incendies, qui laissent le souvenir de leur passage, dans les débris & les ruines des Empires. On l'a dit, heureuse la Nation, dont les Fastes n'amuseront point la postérité par le récit des sanglantes révolutions ! J'ajoute ; véritablement grand & digne d'un amour éternel le Ministre, dont l'histoire ne formera les Politiques, que dans l'art de rendre les Peuples heureux ! Il faut l'avouer, l'entretien d'une longue Paix, n'attire point les acclamations, les applaudissemens populaires; la Nation jouit de son bonheur, sans l'appercevoir : la Paix est la santé de l'Etat; on n'y pense que dans la triste nécessité de la regretter après

l'avoir perdue. Le Cardinal DE FLEURY ne connoît point cet amour de la fausse gloire, le foible, disons mieux, la petitesse des grands Hommes. Que lui importe que ses talens soient ignorés? Il souhaite que le bonheur de l'Etat les rende inutiles.

LOIN d'être inutiles, combien n'étoient-ils pas nécessaires? Cette longue Paix qui les obscurcit aux yeux du vulgaire, combien les reléve-t-elle aux yeux du Sage? En effet, prenez garde : ce grand, ce puissant génie, que l'équitable postérité, regardera comme le premier Auteur de nos victoires & de nos conquêtes; qui sçait s'il ne lui en auroit point coûté davantage de conserver nos prospérités, que de les préparer? Dès que vous vous élevez sur les ruines d'une puissance trop redoutée, vous devenez l'objet des terreurs, vous succédez aux haines qu'elle inspiroit. L'intérêt politique sépare ce qu'il avoit uni; il avoit armé les Nations en votre faveur, afin d'empêcher votre chute; il les arme contre vous, afin de prévenir vos desseins. De-là, dans tous les siécles, ce flux & ce reflux de Monarchies,

élevées

élevées & abaissées, maintenues & bouleversées, par les efforts des peuples réunis, d'abord pour les défendre, ensuite pour les détruire. De-là, la solution de ce problême de politique, que les Empires commencent de toucher à leur ruine, dès qu'ils arrivent à une prospérité trop brillante, & que l'instant de leur gloire améne le moment de leur décadence. Or sous LOUIS XIII. la Maison d'Autriche menaçoit l'Europe d'une servitude prochaine; sous LOUIS XV. l'ambition féconde en impostures, afin de parvenir à la réalité d'un pouvoir funeste à l'Europe, nous en prêtoit le phantôme odieux: Je vous demande maintenant où se déploie-t-elle davantage, la force, l'activité, la sublimité de l'intelligence & du génie? à ménager des ligues, ou à les empêcher; à rassembler les nuages & les vapeurs pour en former l'orage, ou à les dissiper; à exciter les défiances, ou à les prévenir; à allumer les jalousies, ou à les éteindre; à soulever l'Europe contre les héritiers de PHILIPPE II. ou à lui faire oublier les succès de LOUIS XIV. & aimer la puissance de LOUIS XV.

PARCOUREZ, MESSIEURS, parcourez en eſprit les Annales de la Monarchie, que d'époques glorieuſes à la France ! en trouverez-vous une qui égale la pompe, la ſplendeur du ſpectacle que nous offrit le Congrès de Soiſſons ? Rome en vit un pareil ; elle mit ce jour au nombre de ſes plus beaux jours : mais Rome s'attiroit par la crainte, l'hommage forcé des Nations épouvantées & tremblantes ſur le péril trop prochain, de devenir la proie de ſes violentes & tyranniques uſurpations. Les Ambaſſadeurs des Puiſſances de l'Europe, accourent en France ; un autre attrait les guide, l'attrait de l'eſtime & de la confiance. Plus de ces jalouſies, de ces délicateſſes de préſéance. Le Cardinal DE FLEURY ſemble moins aſſiſter à cette auguſte Aſſemblée, comme Ambaſſadeur Plénipotentiaire de France, qu'y préſider comme Chef du Sénat de l'Europe. Plus de ces défiances ennemies de l'union & de la concorde entre les Peuples. Chaque Nation lui confie le ſecret de ſes vûes, de ſes deſſeins, de ſes craintes, de ſes eſpérances. Le Roi l'appelle auprès de ſa perſonne : les Miniſtres étrangers

le ſuivent. Quel nouveau genre de gloire pour la France ! toujours redoutée, il ne lui manquoit que d'être aimée. Les voilà donc les Ambaſſadeurs de tant d'Etats, les voilà réunis à l'ombre de ce Trône, dont au commencement du ſiécle, ils avoient conjuré, preſque eſpéré la ruine ; non-plus pour pénétrer ſes vûes, pour ſe précautionner contre ſes deſſeins ; pour répandre dans leur patrie, la haine & la terreur du nom François : mais pour recevoir de plus près des conſeils vrais & déſintéreſſés ; pour annoncer à l'Univers que le Ciel a donné à la France, un Roi né pour le bonheur de tous les Royaumes ; que le Ciel a donné à la France, un Miniſtre digne de ſon Roi. Trop heureuſe la terre, ſi elle avoit toujours de ſemblables Rois, ſi elle avoit toujours de pareils Miniſtres ! la terre ſçauroit-elle joüir de ſon bonheur ? Sçauroit-elle le conſerver ? Eſt-il des digues, que ne franchiſſe la licence & l'audace des paſſions ? Parlons un langage plus vrai : la Providence ſe joue des projets des hommes, & pour nous apprendre qu'en vain les forts de Juda veillent autour de Sion, ſi le Seigneur ne veille avec

eux & pour eux ; elle permet que la paix enfante tout-à-coup les fureurs de la guerre.

Ce Prince magnanime que nous avons vu s'élever au Trône par ſon mérite, l'illuſtrer par ſes vertus ; le quitter, le dédaigner, lorſque pour continuer d'être le Roi de ſon Peuple, il auroit fallu ceſſer d'en être le Pere ; ce Prince uni à la France par les liens les plus ſacrés ; les vœux de ſa Patrie l'appellent, des cabales, des factions inteſtines, ménagées, fomentées, ſoûtenues, enhardies.... Oublions des événemens vengés par le ſuccès de la guerre, réparés par les avantages de la paix.

LOUIS ordonne, le Cardinal DE FLEURY met en mouvement les forces du Royaume. Déja le Rhin & le Pô coulent ſous nos Loix ; deux batailles gagnées en Italie ; les Barriéres de l'Allemagne renverſées ; le Prince Eugêne ſpectateur oiſif de nos conquêtes ; l'Empire ouvert & ſans défenſe, annoncent & préparent de nouveaux triomphes. Mais la contagion de la proſpérité ne peut rien ſur le Sage. La néceſſité lui commandera quelquefois la guerre : ſes deſirs, dit ſaint Auguſtin, ſeront éternelle-

ment pour la paix. *Pacem debet habere voluntas, bellum neceſſitas.* La modération du vainqueur ſuſpend, arrête la victoire dans ſon cours le plus rapide ; l'Europe pacifiée rentre dans le calme & le ſilence. Avec la paix reviennent les douceurs, les avantages de la paix ; fidéle à ſa parole, le Monarque ne permet point aux malheurs de la guerre, de s'étendre au-delà de la guerre. Les Impôts diſparoiſſent ; la France oublieroit qu'elle fut obligée de combattre, ſi la gloire & le fruit de ſes victoires ne lui en rappelloient le ſouvenir.

QUE ne puis-je ici, MESSIEURS, par des expreſſions dignes de l'événement, tranſmettre aux ſiécles à venir, ce que nous avons vû, ce que peut-être nous n'admirons point aſſez, parce que nous l'avons vû ? La Maiſon d'Autriche alloit périr avant ſon Chef ; ſes armées ſans Soldats, ſans Officiers ; ſes Etats ſans Finances, ſans Conſeils, en proie à la diſcorde, ouvroient à l'Ottoman, une carriére plus aiſée que les Bajazeth, les Soliman, les Sélim, n'avoient réuſſi à ſe l'ouvrir par tant de combats & de victoires ; ſous les ordres, ſous les auſ-

pices du Roi, le Cardinal DE FLEURY prête ſon génie au ſalut de l'Europe Chrétienne ; l'un & l'autre Empire lui remettent leurs intérêts : il poſe les bornes que l'audace du Peuple vainqueur n'oſera franchir ; il dicte un traité que le Peuple qui fut moins heureux, accepte avec plaiſir & ſans honte : Les conditions ſont réglées avec tant de ſageſſe, que l'un y trouve le prix de ſes travaux & de ſes triomphes, que l'autre trouve dans la paix des avantages propres à le conſoler des diſgraces de la guerre.

DIEU juſte, ces traits de zèle magnanime & déſintéreſſé, ſont gravés dans le Livre où vous écrivez la deſtinée des Empires ! La haine, la jalouſie, les ombrages, les ſoupçons, les injuſtes défiances, mille intérêts particuliers couverts du prétexte de l'intérêt commun, rempliſſent l'Europe de trouble & de confuſion. Vous voyez cette Maiſon échappée au naufrage, enorgueillie de quelques ſuccès, entreprendre de nous forcer à regretter notre généroſité, à nous repentir de l'avoir miſe en état d'oublier nos bienfaits. Confondez, pu-

niſſez.... Mon cœur forme des vœux plus dignes d'être entendus dans le Sanctuaire..... Seigneur, commandez aux vents & aux flots, le calme ſuccédera à la tempête ! Que les Puiſſances ennemies ſe ſouviennent, que dans leurs malheurs la France fut leur reſſource. Non, qu'elles l'oublient ! Le ſouvenir des diſgraces paſſées irrite l'orgueil ; & la jalouſie ne pardonne point les ſervices, lorſqu'ils montrent tant de forces & de pouvoir.

Un Miniſtre guidé par ces grandes vûes de politique ſage & vertueuſe, n'auroit-il pas démenti tous ſes principes, s'il avoit négligé les intérêts de la Religion affligée parmi nous par tant de diviſions fatales ? Jours de préſomption & d'indocilité, où par un rafinement de ſoupleſſe & de diſſimulation profonde, l'erreur vaſte & hardie dans ſes projets, timide & meſurée dans ſes démarches, condamne l'Egliſe, & ne la quitte pas ; reconnoît l'autorité, & ne plie pas ; dédaigne le joug de la ſubordination, & ne le ſecoue pas ; reſpecte les Paſteurs & ne les fuit pas ; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, & ne les rompt

422 pas; ſans paix & ſans guerre, ſans révolte & ſans obéiſſance.

Je m'arrête. Religion ſainte, vous le ſçavez; content de gémir dans le ſilence ſur les infortunes de Sion, de rappeller par mes vœux, par mes ſoupirs, la paix, l'union, la concorde, la ſimplicité fugitives; je ne prête qu'en tremblant & avec regret ma voix, à raconter vos périls & vos malheurs! Loin d'en perpétuer le ſouvenir, j'aimerois à les enſevelir dans un oubli éternel; s'il m'étoit permis de dérober à mes Auditeurs, cette portion de la gloire du Cardinal DE FLEURY, qui fut moins ſa gloire que la vôtre.

Par quels exemples de docilité ne ſignala-t'il pas la pureté, l'intégrité de la Foi? Avec quelle force d'expreſſion, il peint dans l'écrit où il a tracé ſes derniéres volontés, ſa ſoumiſſion parfaite aux déciſions récentes de l'Egliſe; ſa reconnoiſſance vive & tendre de la grace que lui fit le Ciel, de le préſerver dès ſes jeunes années de tout attrait de nouveauté? De quel reſpect profond ne fut-il pas pénétré pour le Chef de l'Egliſe? Combien de fois

fois on l'entendit avouer, reconnoître, que l'Eglise de JESUS-CHRIST, est l'Eglise bâtie sur Pierre ; que les routes de séparation, ne sont que des routes d'erreur & de mensonge ; que la branche ne vit, qu'autant qu'elle demeure jointe à la tige ; que le raisonnement est l'amusement du Philosophe, l'obéissance le partage du Chrétien ? Honoré de la confiance du Roi, oublia-t'il la décision de saint Augustin, que si le Citoyen ne doit souvent à la Religion que son exemple, les Rois, les Ministres des Rois, lui doivent leur zèle ?

ROUTE du zèle, de combien d'écueils & de précipices elle est semée ! Qu'il est difficile de marcher toujours d'un pas égal, entre les deux extrémités d'un zèle qui agit avec trop d'impétuosité, & d'un zèle qui souffre avec trop d'indulgence ! On hasarde à irriter les esprits, on perd tout à ne les pas contenir. Que ne peut-on point espérer du temps, que ne doit-on pas en craindre ? Un zèle de vigueur & d'autorité, prévient les progrès de la séduction, & épouvante la témérité du séducteur ; un zèle de douceur & de ménage-

ment, gagne, touche, ramène à la raiſon les eſprits déja ſéduits.

Quel fut le zèle du Cardinal de Fleury ? Nous ignorons ce que lui commandérent en mille rencontres, les intérêts réunis, les intérêts inſéparables de l'Egliſe & de l'Etat. Ce que nous ſçavons, c'eſt qu'il aima la Religion, c'eſt qu'il aima la paix : que ce qu'il mit dans ſon zèle, d'empreſſement & d'activité, n'eut pour objet, que de maintenir, de défendre la Religion ; que ce qu'il mit dans ſon zèle de douceur & de ménagement, n'eut pour objet que de conſerver, d'entretenir la paix. Ce que nous ſçavons, c'eſt que ce qu'il montra de vigueur & de fermeté, ne vint ſouvent que de ſon amour pour la Paix ; il puniſſoit, afin de s'épargner par un commencement de ſévérité, la néceſſité de punir plus ſévérement ; que ce qu'il montra de douceur & de ménagement, prit ſouvent ſa ſource dans l'amour de la Religion : il croyoit la ſervir mieux en paroiſſant la ſervir moins. Ce que nous ſçavons, c'eſt que ſes intentions furent pures & droites ; que la trempe, le ca-

ractère de ſon ame, fut la paix, la douceur, la charité; par conſéquent, que s'il s'étoit gliſſé quelque imperfection dans ſon zèle, il n'auroit eu quelques légers défauts, que parce qu'il avoit de grandes vertus, que ſon cœur ſuffiroit pour juſtifier ſa conduite. 

CE que nous ſçavons, c'eſt que ſous le Miniſtère du Cardinal DE FLEURY, les plaies de l'Egliſe ont commencé de ſe fermer, le calme de renaître, l'Epiſcopat de ſe réunir, le Clergé de rentrer dans l'ordre & la ſubordination, le troupeau d'écouter la voix des Paſteurs, les attraits de ſéduction de s'affoiblir, les vains prodiges de diſparoître, les Univerſités ſçavantes de plier ſous l'autorité, l'éducation de la jeuneſſe d'être confiée à des hommes de pure & ſaine Doctrine, les Communautés diſtinguées par les vertus & les talents, de donner l'éxemple de la ſoumiſſion, les eſprits de fuir les aigreurs, les animoſités de la diſpute, les cœurs de reprendre l'amour de la paix & de l'unité. Ce que nous ſçavons, c'eſt que quelques ſervices qu'il ait rendus à la Religion, ils ne rempliſſent point l'étendue de ſon zèle & de ſes deſirs.

Avouez-le, Messieurs, tant de travaux pour établir, pour conserver, pour augmenter la paix, la tranquillité, le bonheur de l'Eglise & de l'Etat, auroient épuisé les talents, borné l'activité de tout autre génie. Le plus grand Empire n'est point assez vaste pour l'esprit & pour le cœur du Cardinal de Fleury: vigilant, empressé pour étouffer dans leur naissance, pour écraser dans leur germe, les semences de discorde; il porte ses soins par-tout où l'appellent les cris plaintifs de la Paix troublée par de funestes dissentions, ou allarmée par des mouvemens tumultueux, présages & prémices de la guerre! Destiné à être le lien des Nations, le pacificateur de l'Europe; l'autorité que son Roi lui donne sur un peuple, il la consacre au bonheur de tous les peuples. Aussi tous les peuples n'ont qu'un langage. Là, les Temples retentissent des Priéres pour obtenir la vie & la santé; ici les Académies d'Eloges, pour immortaliser les vertus
*Esther. c. 9.* de ce sage Ministre: *Fama nominis ejus per ora populorum volitabat.*

Et je ne crains point de le dire; à mesure

qu'il s'avancera, qu'il s'éloignera dans l'ordre & la ſucceſſion des temps, chaque jour augmentera la gloire de ſon Nom: *Fama nominis ejus creſcebat quotidie.* Au moment qui nous les enlève, ces grands Hommes frappent nos yeux de trop près. Il en eſt comme de ces ſtatues deſtinées à orner les édifices publics, à décorer les frontiſpices des Temples & des Palais; leurs graces, leurs traits, la juſteſſe des proportions, ne ſe développent, ne brillent que dans le lointain. Voulons-nous donc en finiſſant cette ſeconde Partie, porter un jugement équitable du génie, des talents, des ſuccès du Cardinal DE FLEURY? oublions que nous l'avons vû, que pour ainſi dire, nous le voyons encore: effaçons de notre ſouvenir, ce qui périra englouti dans l'abîme du temps; oſons être la poſtérité déſintéreſſée, ſans préjugés & ſans paſſions. Après avoir mis la diſtance de quelques ſiécles entre nous & le Cardinal DE FLEURY, placés à ce point de vûe; conſidérons, ſous ſon Miniſtère, la France, au dedans paiſible, tranquille, ſoumiſe, ignorer les révolutions & les calamités domeſtiques: au

*Eſther. c. 9.*

dehors plus connue par ſes bienfaits, qu'elle ne le fut autrefois par ſes Victoires, tenant en main la balance de la Juſtice, préſider aux mouvemens de l'Europe: notre Roi, Roi d'un Peuple, pere & modérateur de tous les Peuples, aſſoupir leurs querelles, concilier leurs intérêts; ici bannir les partialités d'une République alliée; là remettre aux légitimes Souverains, l'Iſle de Corſe ſoumiſe par la force de ſes armes, pacifiée par la ſageſſe de ſes Conſeils: Vienne & Conſtantinople, l'Orient & l'Occident ne vouloir que lui pour Arbitre de leurs différens, pour garant de leurs Traités. Un grand Roi placé par la main de la Paix, ſur un Trône, récompenſe & dédommagement de celui qu'il a ſacrifié au deſir de la Paix; la Lorraine ajoutée à notre Empire; le ſang d'Anjou, enfin aſſis ſur le Trône de Naples & de Sicile, conſoler les Nemours & les Lautrec, venger LOUIS XII. & FRANÇOIS I. des injuſtices de la fortune; les Princes de l'Empire à qui de leurs droits il ne reſtoit que le frivole avantage de colorer leur ſervitude par un ſuffrage commandé, & de nom-

mer un Maître qu'ils n'osoient refuser, remis dans la liberté de choisir à leur gré le Chef de l'Empire; le nom de LOUIS XV, plus puissant que les bataillons de LOUIS XIV, donner à Charles-Quint, un successeur qui n'est point de son Sang.

VOYONS ces grands coups d'Etat, ces chefs-d'œuvre de génie & de politique; voyons-les du même œil dont la postérité les verra! Ah! si le Cardinal DE FLEURY eut quelques défauts, & il en avoit, il étoit homme; si par une destinée commune à nos plus grands Ministres & à nos plus grands Rois, on compta parmi ses jours quelques jours moins heureux; ces légères taches consumées imperceptiblement par le temps, ou couvertes par l'amas de tant de succès & de prospérités, échapperont aux regards les plus pénétrants. Le nom du Cardinal DE FLEURY paroîtra auprès des grands Noms, des d'Amboise, des Richelieu, des Mazarin, & il n'en sera point effacé; ce sage Ministre vivra à jamais dans nos Fastes, d'autant plus respecté, qu'à l'exemple des honneurs obtenus par le mérite, & par les services,

des honneurs ſoutenus par les talents; il ajoûta l'exemple des honneurs illuſtrés par la vertu, troiſiéme & dernier caractère du Sage ſupérieur à la fortune.

## *TROISIÈME PARTIE.*

QU'ELLE diſparoiſſe enfin, humiliée, confondue, l'injuſte perſuaſion, que la vertu ſoutient mal les honneurs, les dignités; ou qu'elle ne s'y ſoutient pas elle-même. Vous avez vû, le génie, les talents, les ſervices du Cardinal DE FLEURY; étudiez ſes vertus. Ses mœurs, ſes maniéres changérent-elles avec ſa fortune? La faveur ordinairement ſi fiére, ſi mépriſante, ne perdit-elle pas avec lui ſes hauteurs, ſon faſte, ſon empire?

Je ne ſçai par quelle fatalité il arrive, que l'orgueil ſe gliſſe plus aiſément dans l'ame des hommes qui deviennent, que dans l'ame des hommes qui naiſſent les maîtres, les arbitres de la deſtinée publique. Eſt-ce qu'après avoir été obligés de ramper afin de s'élever, ils aiment à ſe payer des hommages qu'ils rendirent, par les

hommages qu'ils reçoivent, & à vendre la faveur auſſi cher qu'elle leur a coûté? Eſt-ce que leur élévation leur préſente un ſpectacle plus flatteur? Les hommes qui ſuccédent aux Titres & aux Emplois de leurs Ancêtres, ne voient dans leur grandeur que le bonheur de leur naiſſance; les hommes qui l'ont acquiſe, y liſent le ſuccès, le triomphe de leur mérite & de leurs talens. Eſt-ce que les yeux des hommes nés dans la ſplendeur, ſont moins expoſés à ſe laiſſer éblouïr par un éclat ſur lequel ont tombé leurs premiers regards; que l'habitude, paſſez-moi cette expreſſion, que l'habitude d'être Grands, les familiariſe avec la Grandeur; qu'il n'eſt donné qu'à la nouveauté de remuer, de paſſionner le cœur; & que pour reflêchir ſur ſon état, il faut être déplacé? Quoi qu'il en ſoit, ces illuſions de l'amour propre & de la vanité, ne répandirent point leur poiſon dans l'ame du Cardinal DE FLEURY; il n'avoit acheté la fortune par aucune baſſeſſe, il la ſoutient ſans orgueil & ſans fierté.

DOUX, modeſte, prévenant, qu'eut-il de commun avec ces Miniſtres impérieux imita-

teurs du faſte & de la hauteur Aſiatique, ſéparés de la foule par des remparts, que l'aſſiduité, la perſévérance ne pénétrent qu'après mille efforts redoublés; dont les cabinets, ainſi que le Trône d'Aſſuérus, environnés de barriéres qu'on ne franchit qu'avec danger, ſont un ſanctuaire, d'où la Divinité qui les habite, exclut le peuple prophane; n'admet qu'un petit nombre d'adorateurs, ſouvent expoſés à ne remporter pour fruit de leurs empreſſemens, que la triſte diſtinction d'avoir lû ſur ces viſages ſombres & hautains, l'ennui que cauſoit leur préſence importune? Pour arriver au Cardinal DE FLEURY, eut-on à eſſuyer les rebuts d'une foule dédaigneuſe de ſubalternes, qui placés à la porte du Temple de la Fortune, en ouvrent, ou en ferment l'entrée à leur gré, & fiers à proportion de l'élévation du Maître qu'ils ſervent, rendent les graces plus difficiles à demander qu'à obtenir?

ACCE'S facile; audiences promiſes avec plaiſir, accordées ſans lenteur & ſans délai, prolongées ſans chagrin & ſans ennui; liberté d'expoſer ſes droits, de ſoutenir ſes préten-

493

tions, d'expliquer ſes vûes, ſes projets, de preſ-ſer, d'inſiſter, de contredire même & de ſe plaindre. La timide modeſtie étoit auſſi-tôt raſſurée; s'il reſtoit quelque crainte, on n'appréhendoit que l'erreur; on avoit cherché le Miniſtre, on trouvoit le Citoyen ſimple, aiſé dans ſes maniéres: on demeuroit flottant, incertain; au contraſte inoüi du crédit ſans faſte, de l'élévation ſans hauteur, de l'autorité ſans rebut, ſans dédains, ſans cet air impoſant d'empire & de domination, qui rend quelquefois le Courtiſan plus timide devant le Miniſtre, que devant le Monarque. Perſonne ne pratiqua plus à la lettre que le Cardinal DE FLEURY, la maxime de l'Ecriture; vous êtes au deſſus d'eux; ſoyez comme l'un d'entre eux: *Rectorem te poſuerunt; noli extolli; eſto in illis quaſi unus ex ipſis.* Eccli. c. 32.

QUELS charmes, quel agrément, ne répandoient pas dans ſon commerce, cet eſprit doux, ſouple, liant, ces maniéres civiles, humaines, officieuſes; ce tour de penſer, ce don de s'exprimer, ce talent de peindre, de raconter; cette connoiſſance délicate & profonde

des bienséances, à laquelle seule il appartient de conserver, d'entretenir dans la société, l'assortiment enchanteur du respect & de la liberté, des prévenances & des déférences mutuelles ; cette étude réfléchie du caractère, de l'humeur, des liaisons, des intérêts, qui faisoit qu'on n'avoit jamais à soutenir auprès du Cardinal DE FLEURY, le personnage embarrassant, d'étranger, d'inconnu ; qu'il parloit à chacun son langage, qu'il mettoit chacun en situation de sentir, de partager l'amusement de la conversation. Modèle du Courtisan parfait, en le voyant, on auroit pensé qu'il avoit intérêt de plaire à tous ; on n'auroit point soupçonné, qu'il étoit l'homme à qui tous avoient intérêt
*Prov. c.* 18. de plaire ; *Vir amabilis ad societatem.*

Que dirai-je de cette égalité d'humeur, si parfaite, si constante, si inaltérable ? Bien différent de ces hommes capricieux, qui se réservant toutes les douceurs, tous les avantages de l'autorité, se vengent sur vous des soins, des embarras, qu'elle traîne à sa suite ; hommes dont il faut étudier les momens, auprès desquels on paie mille fois le bienfait avant

que de l'avoir reçu. Le Cardinal DE FLEURY 
ne vous fatigue, ni de ſa joie, ni de ſes peines, ni de ſes ſuccès, ni de ſes inquiétudes. Toujours il parle avec la même politeſſe, il écoute avec la même patience, il répond avec la même douceur, il décide avec la même tranquillité. *Reſponſio mollis... lingua placa-* Prov. c. 15.
*bilis.... dulcis eloquio.* Le Citoyen, le Sage, Ibid. c. 16.
le Philoſophe, dans le calme & la paix d'une vie ſolitaire & retirée, éprouve ſans ceſſe les révolutions bizarres & l'empire de l'humeur; dans le tumulte, dans l'agitation du Miniſtère, la vie preſqu'entiére du Cardinal DE FLEURY, ne fut qu'un jour ſans nuages & ſans tempêtes.

Ce ſeroit peu d'avoir évité l'écueil de la hauteur & de la dureté, il ne ſe montre pas moins libre d'intérêt & de cupidité. Nouveau Samuel, il défieroit les Tribus aſſemblées, de lui reprocher des richeſſes uſurpées; le Royaume éléveroit la voix pour applaudir à ſa vertu: *Et dixerunt, neque oppreſſiſti, neque tuliſti de* 1. Reg. c. 12.
*manu alicujus quippiam.* Diſpenſateur des graces, diſtributeur des emplois, il donne ſans

recevoir, il diſpoſe ſans retenir; les richeſſes de l'Etat coulent entre ſes mains ſans s'y arrêter. Après tant d'années de faveur, il ne voit rien dans ce vaſte Empire qui ſoit à lui. Comme étranger dans ſa Patrie, ſans demeure, ſans Maiſon, ſans poſſeſſion, ſans héritage, il néglige de profiter des bienfaits, il ne penſe point à ſe précautionner contre les révolutions de la fortune. Si un Miniſtre de tant de vertus & de talens, avoit pû mériter une diſgrace; ſi un Roi de tant de ſageſſe & de lumiéres, avoit été capable d'un caprice; un inſtant laiſſoit le Cardinal DE FLEURY, illuſtré par plus de titres; mais par ſes titres, & par ſes honneurs, moins riche que lorſqu'il parut à la Cour.

Ce déſintéreſſement, MESSIEURS, vous paroît le chef-d'œuvre de l'ame grande, noble, magnanime : vous n'en voyez que l'écorce & la ſurface; en voici l'intérieur & le principe. Ce n'eſt point ſeulement équité qui reſpecte les richeſſes publiques; alors ce ſeroit moins une vertu pratiquée, qu'un vice évité; ce ne ſeroit une vertu digne de nos éloges, que parce qu'elle eſt rare; & ce qu'elle ſeroit d'hon-

neur à l'homme, tourneroit à la honte & au déshonneur de l'humanité. C'eſt noble & généreux mépris de l'opulence. Comment jetteroit-il des regards avides ſur les richeſſes publiques ? Il ſe dépouille de ſes propres richeſſes. Il renonce à ce qui lui appartient ; comment ſeroit-il tenté de s'approprier ce qui ne lui appartient pas ? C'eſt attachement aux bienſéances les plus auſtères de ſon état. Il étoit Evêque, dévoué à un miniſtère de modeſtie & de ſimplicité ; il étoit honoré de la confiance du Roi, appellé à un miniſtère de domination & d'autorité. Inſtruit, éclairé par la Religion, il conçoit que cet extérieur de pompe & de ſplendeur, qui ſeroit peut-être ſageſſe & raiſon dans un Miniſtre borné au manîment des affaires politiques, n'eſt point commandé à un Miniſtre partagé entre le Trône & l'Autel. Perſuadé que la modeſtie n'avilit point l'autorité, & qu'elle honore l'Epiſcopat ; il donne dans ſon Train, ſes Equipages, ſes Meubles, ſes Appartemens, ſa Table, des exemples de ſimplicité, dignes d'être imités par les Prélats les plus fervents. Or quand on eſt ſans deſirs

d'amour propre & de vanité, quel attrait auroient les richeſſes ? Le Cardinal DE FLEURY dédaigne trop de les employer, pour être expoſé à les ſouhaiter.

Je me trompe ; il fut des momens, des ſituations où il ſouhaita d'être riche. Facile à s'attendrir ſur le ſort des malheureux, il ſent toutes les misères dont il entend le récit ; ſon cœur s'ouvre à la douleur, ſa main s'ouvre pour les bienfaits. Dans les Terres de ſes Bénéfices, il ne reçoit que pour donner ; ce n'eſt point un Maître qui recueille, c'eſt un Pere qui répand. Dans l'étendue du Royaume, que de familles arrachées à l'indigence & au deſeſpoir ? Que de Négocians ſoûtenus ſur le penchant de l'abîme ? Que de Communautés rétablies, ou préſervées de leur chûte ? Que de Villes, que de Provinces, conſerveront des monumens éternels de ſes pieuſes libéralités ? Alors donc, alors les richeſſes acquéroient du prix à ſes yeux. La fortune la plus médiocre ſuffit à ſes deſirs, l'opulence la plus immenſe ne ſuffiroit pas à ſa charité ; toujours trop pour lui-même, jamais aſſez pour les pauvres. Quand ſes

 
ſes fonds ſont épuiſés, un intérêt plus noble, plus reſpectable que le déſintéreſſement, s'empare de ſon ame ; il apporte aux pieds du Trône les ſoupirs, les pleurs du Peuple. Quel ſpectacle ! le Miniſtre ſi empreſſé à demander, le Roi ſi facile, ſi prompt à accorder ; la charité forme les vœux, la charité les exauce, elle fait parler le cœur du ſujet, & elle parle au cœur du Maître. Qu'admirerons-nous davantage dans le Cardinal DE FLEURY ? Son dédain ou ſon empreſſement pour les richeſſes ? Son indifférence pour l'opulence perſonnelle, ou ſon activité pour ſoulager les misères étrangères ? Un déſintéreſſement ſi fécond en bienfaits, eſt-il dans les qualités du cœur, un mérite au-deſſus de ce mérite ? Oui, MESSIEURS, c'eſt le mérite des bienfaits renfermés dans les bornes de la raiſon & de l'équité.

Je m'explique. Quand on ſe trouve placé à la ſource de l'opulence publique, point de tentation plus délicate, plus propre à ſéduire la vertu même, que la gloire d'acquérir parmi les Grands, la réputation de généroſité, de libéralité. Eloge impoſteur ! ce que l'adu-

440 lation appelle bonté, ſenſibilité du cœur; la vérité le nomme, amour propre, foible & rampant, que fatiguent les aſſiduités, qu'intimident les plaintes & les reproches, que contriſte & ennuie le ſérieux des viſages mécontens. Ces hommes tant applaudis, & ſi peu dignes de l'être; les misères publiques ne les touchent point, parce qu'elles ne ſont pas ſous leurs yeux; ils dédaignent de travailler à un bonheur qu'ils ne partagent pas; d'en être les Auteurs, s'ils n'en ſont les ſpectateurs : ils ne donnent donc pas pour faire des heureux, ils donnent pour racheter leur repos troublé par les ſollicitations importunes de ceux qui ſe diſent malheureux. Que leur importent les ſoupirs obſcurs, les pleurs ignorées du peuple? Autour d'eux retentiſſent les acclamations de la Cour, dont les hommages politiques ſervent de ſpectacle à leur vanité, & paient une fauſſe générosité par une fauſſe reconnoiſſance : mais préférer la ſatisfaction vertueuſe de mériter les louanges, au plaiſir flatteur de les obtenir; ſe livrer aux murmures, aux chagrins du Courtiſan, afin de ne pas appeſantir le far-

deau, ſur un Peuple ſi peu éclairé, qu'il ne ſent que le mal qu'on lui fait, ſans tenir compte du mal qu'on lui épargne : à ces traits je reconnois l'ame ſupérieure à tous les foibles de l'amour propre & de la vanité ; je reconnois le Cardinal DE FLEURY.

SERONS-NOUS donc ſurpris qu'il n'ait point éprouvé l'inconſtance & les variétés de la fortune ? Dans tous les Empires, combien de Miniſtres plus fameux par leurs diſgraces, que par leur élévation ? Combien, ſans perdre leurs emplois, perdirent le cœur & la confiance du Maître ? Toujours utile, & toujours agréable, le Cardinal DE FLEURY n'a ceſſé ni de plaire, ni de ſervir. Dans une carriére ſi longue, ſi périlleuſe, il n'a point trouvé d'obſtacles. L'Ange du Seigneur, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, marchoit devant lui, pour ôter de ſa route juſqu'au moindre grain de ſable qui auroit pû, non ſeulement occaſionner ſa chûte, mais rendre ſa démarche moins ferme & moins aſſurée. *Ne forte offendas ad lapidem.* Je ne dirai point que le Ciel ſembloit devoir au prodige d'une faveur ſans vices & ſans paſſions, le prodige Pſ. 90.

d'une faveur ſans revers & ſans révolutions. Je dirai que le véritable prodige, eſt ſa vertu conſervée dans la ſéduction d'une ſi grande fortune. Je dirai que le comble du prodige, eſt que la faveur ait reſpecté ſa Religion, autant que ſa raiſon.

En effet, Dieu fut-il ſervi avec moins de fidélité que Céſar? Citoyen & Chrétien, le Cardinal DE FLEURY ne remplit-il pas toute l'étendue de ſes obligations, ſans ſacrifier un devoir à un autre devoir, ſans qu'une vertu fût un obſtacle à une autre vertu? Jamais la piété ne ſervit de prétexte à l'indolence, pour jetter le Miniſtre, l'homme d'Etat, dans le ſommeil & l'inaction. Jamais les affaires importantes, les conjonctures délicates, les événemens imprévus, la fuite ſi prompte des momens déciſifs, n'interrompirent ſa religieuſe coûtume d'aſſiſter chaque jour à l'Auguſte Sacrifice, de porter au Seigneur le tribut de louanges & d'invocation, commandé par les engagemens & la Loi du Sacerdoce. La place qu'il occupe dans le Royaume, n'efface point le ſouvenir de la place qu'il occupe dans le Sanctuaire;

le ſoin de la félicité publique n'affoiblit point le ſoin de la ſanctification perſonnelle.

Que le temps ne me permet-il de ſuivre la trace de ſes pas! Vous le verriez, là Miniſtre intelligent & laborieux, percer, pénétrer les projets diſſimulés, les détours obliques, les engagemens trompeurs, les avances inſidieuſes de la politique la plus adroite à ſe maſquer: ici Chrétien timide, deſcendre au plus intime de ſa conſcience, en étudier les mouvemens, en ſonder les profondeurs, ſe juger, s'accuſer, ſe purifier dans le Tribunal de la Pénitence. Vous le verriez avec les Miniſtres des Puiſſances Etrangères déployer ce que la ſagacité de l'eſprit a de plus fin & de plus délié; ce que le raiſonnement a de plus fort & de plus impoſant; enſuite à l'Autel, ſoutenir la Dignité, la majeſté de la Religion, par les bienſéances du recueillement le plus intime; dans le Sanctuaire, par d'utiles & trop néceſſaires exemples, confondre le libertinage de la Cour accoûtumée à ne reſpecter d'autre Temple que celui de la Fortune, à ne croire d'autre Maître que celui que l'on voit, à ne révérer d'autre

Autel que le Trône, à n'invoquer, à n'adorer d'autre Dieu, que celui qui diſtribue les titres prophanes & l'opulence mondaine. Vous le verriez dans les Audiences publiques, dans la ſociété domeſtique, plaire, ravir, enchanter par les graces de la converſation ; & tantôt dans la récitation de l'Office Divin, s'arrêter, ſe repoſer, pour pénétrer à loiſir le ſens ſublime des Pſeaumes ſacrés, pour ſe remplir de leur eſprit; tantôt nourrir, ranimer ſa piété par la lecture de l'Evangile, de l'Imitation de JESUS-CHRIST ; de ces Livres qui ne ſont que lumiére & ſentiment, qui ne parlent qu'à la raiſon & au cœur, qui n'apprennent qu'à connoître Dieu & à ſe connoître ſoi-même, à voir ſes défauts & à s'en humilier. Là vous le verriez ſage de cette ſageſſe circonſpecte & meſurée qui attend les momens, qui les prépare, qui les amène, qui donne tout à la prudence, & n'abandonne rien au haſard: ici ſage de cette ſageſſe Evangélique, hardie à dédaigner les attentions de l'amour propre dans l'âge le plus avancé; épuiſé, accablé ſous le poids de tant de projets, de travaux, d'occupations pénibles;

exact observateur des Loix de l'Eglise, se refuser les plus légers adoucissemens. Il ne veut point solliciter de dispense, il ne veut point en recevoir. Il oublie son âge, ses occupations, sa santé, il se souvient seulement qu'il importe peu au Chrétien de vivre ou de mourir; qu'il ne lui importe que de vivre de la vie des Justes, que de mourir de la mort des Justes.

Mourir de la mort des Justes! que de graces sont renfermées dans cette grace! tout nous persuade, ô mon Dieu, que vous avez daigné l'accorder à ce sage Ministre. Il entend retentir au fond de son cœur, ces paroles de l'Ecriture; j'approche, dit le Seigneur, je viens, j'apporte avec moi mes récompenses & mes vengeances. Que le Juste se hâte de se rendre plus juste: *Qui justus est, justificetur adhuc.* Apocalyp. c. 22. Fidéle à suivre cette leçon, il se ménage une solitude. Là, le Ministre, l'Homme d'Etat, n'obtient que des instans; les heures, les jours sont pour le Chrétien; il repasse ses années dans l'amertume d'une ame contrite & humiliée; il se rend compte de ses actions,

446 de ſes vûes, de ſes deſirs; il travaille à ſe connoître, comme Dieu le connoît; à ſe juger, comme Dieu le jugera; il cherche, il aime la vérité qui le reprend, qui le confond; il renouvelle, il épure ſa vertu : le glaive ne paroît pas encore, déja la victime eſt prête, il voit s'élever l'Autel où elle ſera immolée; il le voit
Eccli. 48. d'un œil tranquille : *Spiritu magno vidit ultima.* Philoſophe pour le monde, Chrétien pour l'éternité, il dédaigne ce qui va finir, il n'a d'attention que pour ce qui va commencer; il puiſe avec ferveur & humilité dans les ſources de la grace; il ſe lave, il ſe purifie dans le ſang de l'Agneau.

S'il tient encore à la Terre par quelques liens, ces liens ſont conſacrés par le devoir & par la Religion. Son Maître, ſon Roi vient lui donner les derniéres marques de ſon eſtime. Reſpectons par notre ſilence, une ſituation, dont l'éloquence la plus vive, la plus animée, la plus heureuſe dans ſes peintures, ne rendroit qu'imparfaitement le Grand, le touchant. Ce Miniſtre à qui fut confiée ſon enfance; ſujet le plus reſpectueux & le plus tendrement dévoué,

dévoué, prêt à defcendre dans le tombeau ; ce Prince, objet de tant de foins & de tant d'amour, baigné de fes pleurs ! France, juge de ta perte & de ton bonheur ! connois le prix de ce que le Ciel t'enléve, & de ce que le Ciel te conferve ! Ces larmes font la gloire du Monarque, & l'éloge du Miniftre ! Quel Roi plus digne de notre amour, qu'un Roi qui montre tant de fentimens ? Quel Miniftre plus digne de notre éternelle vénération, qu'un Miniftre qui a fçu les mériter ? 447

A la vûe de ce jeune Prince, les délices du Peuple & l'efpérance du Trône : avec quel empreffement il faifit l'occafion de rendre fes derniers momens utiles à la Religion & au Royaume ! „ Prince, lui dit-il, vous voyez un „ trifte fpectacle ; apprenez à connoître l'iné- „ vitable & commune deftinée des hommes ! „ Ainfi périt la fortune des fujets ; ainfi périra „ la fortune des plus puiffants Monarques ! Ne „ vous laiffez point furprendre par le vain éclat „ de ce qui finit au tombeau ; ne vous attachez „ qu'à celui-là feul qui eft immortel. „

Après avoir rempli ce qu'il doit au zéle &

448 à la reconnoiſſance, ſon cœur dégagé des ſoins d'ici-bas, n'a plus de mouvement que pour l'éternité. On le voit ſouple aux volontés du Ciel, eſpérer ſans préſomption; craindre ſans foibleſſe; ſe préparer ſans trouble, ſe ſoumettre ſans effort, ſans contrainte, ſouffrir ſans plainte, ſans murmure; invoquer, prier le Seigneur de multiplier les douleurs, & d'augmenter la charité, de punir dans le temps, & de ſauver dans l'éternité. On le voit tranquille juſqu'au dernier ſoupir, achever ſon ſacrifice, s'endormir doucement du ſommeil de paix.
Eccli. c. 48. *Spiritu magno vidit ultima.*

IL n'eſt donc plus, ce Miniſtre ſi puiſſant, ſi reſpecté! Il eſt encore; il n'eſt plus parmi nous; il eſt dans les profondeurs de l'éternité! la terre a reçu la terre; l'eſprit étoit venu de Dieu, il
Eccli. c. 12. eſt retourné à Dieu. *Revertatur pulvis ad terram ſuam, unde erat, ſpiritus redeat ad Deum qui fecit illum.*

NOUS avons ſuivi le Cardinal DE FLEURY dans les divers événemens, dont fut compoſé le tiſſu de ſa vie ſur la terre, continuons de marcher ſur ſes pas. Oſons le ſuivre, lorſqu'il

entre dans les profondeurs de l'éternité. Le voilà ſeul avec Dieu ſeul! quelle révolution ſoudaine d'idées & de ſentimens! Exemple rare des proſpérités humaines, qu'il ait poſſedé une faveur ſans viciſſitude, ſans déclin; que ſa mémoire ſoit honorée par les regrets de ſon Maître; que les héritiers de ſon nom, élevés aux premiéres dignités de l'Etat, jouiſſent des bontés & de l'eſtime du Monarque, plus précieuſes que ſes bienfaits. Ah! que lui importe ce qu'il fut, & ce qui ſe paſſe ſur la terre! L'immenſe étendue de l'éternité qui s'ouvre à ſes yeux; l'attente terrible des jugemens de Dieu; la deſtinée, le ſort immuable d'une vie nouvelle, qui commence pour ne finir jamais; concevez, ſi vous le pouvez, l'impreſſion profonde de craintes pénétrantes, d'agitations tumultueuſes & rapides, que de pareils objets font dans ſon ame épouvantée & conſternée! La Religion avoit appris au Cardinal DE FLEURY, que les fortunes, les diſgraces du temps ne ſont que des ſonges frivoles; qu'il n'y a de vrai bonheur, de véritable malheur que dans l'éternité; la Religion le lui avoit appris, il le croyoit;

le voile eſt déchiré; il le voit, il le ſent, il l'éprouve.

BIENTOT, MESSIEURS, nous le verrons, nous l'éprouverons comme lui. Quelques jours, quelques années peut-être, termineront notre courſe ici-bas. Le Ciel nous eût-il compté, préparé des ſiécles, ignorons-nous que la vie la plus longue n'eſt qu'un inſtant. Meſurée ſur l'éternité, la durée du cédre du Liban, ne ſera pas moins courte, que la durée du fragile arbriſſeau qui croît à ſon ombre. Je ne vois pour l'homme que naître & mourir; l'eſpace qui ſépare ces deux termes, eſt ſi peu de choſe, qu'il n'eſt rien. Eſprit, talens, opulence, crédit, autorité, réputation; ces dons, ces tréſors de la nature, ou de la fortune, ſouvenons-nous qu'ils ſont renfermés dans un vaſe d'argile: il tombe, il ſe briſe, il ne reſte que des ruines & des débris. Accoutumons-nous à penſer, comme nous penſerons dans l'éternité; à juger, comme nous jugerons dans l'éternité. Nous laiſſerons l'homme prophane s'égarer dans des eſpérances & des félicités trompeuſes; loin d'envier ſes proſpérités, nous déplorerons ſon illuſion funeſte.

451
Que ſert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre ſon ame? *Quid prodeſt homini, ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur?* Matth. c. 16.

HEUREUX donc, & mille fois heureux, ce Miniſtre véritablement ſage, d'avoir conçû que Dieu eſt le premier Maître; la Religion, la premiére Loi; le bonheur de l'éternité, l'unique fortune qui mérite d'intéreſſer le cœur. Il ne nous appartient pas, Seigneur, de pénétrer dans l'abîme de vos jugemens! Nous croyons, avec ſaint Grégoire, que quelques vertus que l'homme puiſſe avoir, il ne ſera ſauvé que par le bienfait de vos grandes & très-grandes miſéricordes. *Quia ſi quem remotâ pietate, judicaveris, non juſtificabitur in conſpectu tuo omnis vivens.* Nous les implorons pour lui, ces miſéricordes infinies. Placez dans le ſéjour de la Paix, cet Homme pacifique! Accordez à cet Homme doux & modeſte, un héritage dans la terre des vivans! Que votre cœur s'ouvre à la compaſſion pour cet Homme de charité bienfaiſante, dont le cœur ne ſe ferma point aux ſoupirs, aux

larmes du pauvre ! Jugez dans l'abondance de vos miſéricordes, cet Homme qui a jugé votre peuple avec bonté & humanité ! Rendez-vous propice aux vœux d'un grand Roi & d'un grand Royaume, de l'Egliſe & de l'Etat, de la Religion & de la Patrie ! Récompenſez des ſervices qu'ils ne peuvent plus reconnoître que par leurs deſirs & leurs priéres ! Souvenez-vous de ſes regrets, de ſes gémiſſemens, de ſa foi, de ſa charité, de ſon humble confiance dans les derniers momens ! Vous avez promis que des péchés ſincérement pleurés, ſeront des péchés oubliés ! S'il lui reſte quelque trace de ſes fragilités, écoutez la voix du ſang de JESUS-CHRIST, qui va couler ſur cet Autel ; les portes de la ſainte Sion reſpecteront l'Empire de cette voix puiſſante ; il entrera dans le repos de vos élus ; il bénira, il louera votre Nom adorable, dans les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.



## *Approbation du Censeur Royal.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Oraiſon Funèbre de Monſeigneur le Cardinal* de Fleury; *par le R. P. de Neuville de la Compagnie de Jeſus.* Je n'y ai rien remarqué que de très-conforme à la ſainteté & à la majeſté de la Chaire. Tout m'a paru répondre & à la grandeur du ſujet, & à la réputation de l'Orateur Chrétien. *En Sorbonne le* 23 *Mai* 1743.

COTTEREL, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.

